nœuvre, accrochant leurs gibernes entre la bayette du fusil et le conde de la baïonnette pour préserver la poudre. Enfin, rendus à Bartonville, mouillés plus que des canards, il nous fallut coucher à *la belle étoile*, par une nuit très-froide du mois d'avril, et nous déshabiller *nus comme la main*, pour tordre nos vêtements et les faire sécher au feu de vieilles bâtisses que nous avions embrasées, et des piquets et perches de clôture qui se trouvaient à notre portée, dont nous nous servîmes toute la nuit pour combustible, durant de longues heures de souffrance. A l'heure qu'il est, je ne puis m'expliquer comment la grande moitié du détachement ne mourut pas de misère ; mais la jeunesse a tant de viabilité ; l'enthousiasme fait vaincre tant de périls ! Encore s'il nous eut été donné de pouvoir tirer un coup de fusil sur l'ennemi, cela nous eut dédommagé de bien des misères ; mais arrivés le soir, à la nuit tombante, à Bartonville, les Américains venaient d'être repoussés quelques heures auparavant, et cela seulement à deux milles de distance d'où nous étions parvenus. Ainsi la gloire—voyez les caprices de Dame fortune—les lauriers furent pour ceux qui n'avaient pas fait un mille pour se déplacer ; la fatigue, la misère, les dangers de l'immersion totale du corps, à cette saison de l'année, le dépit de n'avoir pas combattu l'ennemi, après tant de souffrances, devinrent notre partage ; et il nous fallut rebrousser chemin, la tête basse ; c'est bien ce qui s'appelle, à juste titre : "fortune de guerre."

La campagne de 1814 s'étant ainsi ouverte pour nous d'une manière assez désagréable, se termina, en revanche, il faut le dire, d'une manière plus conforme au naissant esprit militaire qui commençait à se manifester alors chez tous nos compatriotes. En revenant donc de Bartonville, nous rencontrâmes l'Honorable Gerald de Courey, ci-devant Major au 70ème Régiment d'infanterie, qui venait d'être nommé Lieutenant-Colonel de notre bataillon, lequel, dès lors transformé en bataillon d'infanterie légère, fut appelé